listes » de Lyon, 1832, la Révolution de 1848 et la Commune, et termine, rappelant que lors de nos malheurs beaucoup d'internationalistes d'Espagne, des Deux Amériques, d'Autriche, etc., sont venus combattre sous les plis du drapeau tricolore, en disant : « que la France est la patrie universelle de l'humanité. »

* * *

Oubliant encore une fois les recommandations de son président, l'assemblée applaudit à tout rompre le citoyen Lafargue et adresse également à M. Guesde, qui se présente, une ovation des plus enthousiastes.

M. Guesde donne d'abord lecture des lettres de MM. Jourde, député de Bordeaux et Jaurès, député du Tarn, ce dernier retenu à Calais par une réunion, qui s'excusent de ne pouvoir assister à la séance. De la lettre de M. Jaurès qui examine le socialisme à son point de vue, il faut retenir cette jolie définition : « La France au XVIIIe siècle donne le spectacle d'un salon philosophique assourdissant le monde du bruit de ses causeries ». Voilà qui nous fait convenir que le législateur ouvrier est aussi un professeur de talent et qui nous met à l'aise pour déclarer que sa longue lettre à l'assemblée de Roubaix est, quant à la forme, d'une écriture saisissante.

M. Jules Guesde a son tour examine les griefs des adversaires du socialisme international et, bien que se refusant à fournir des explications « à des hommes qui n'ont pas qualité pour les juger, à la bourgeoisie qui a constitué le service fiscal, à des ministres qui depuis 20 ans ruinent la France qui a aujourd'hui 37 milliards de dettes publiques », l'orateur parlera néanmoins.

C'est d'abord aux paysans du Tarn qui sont allés au collectivisme raisonné que M. Guesde s'adresse, mais à ce moment un cri se fait entendre: « La patrie est le dernier refuge du dernier coquin ». M. Guesde s'arrête, tout le monde se regarde étonné puis, chacun se demandant encore quelle allusion pouvait bien cacher ce cri, on écoute à nouveau l'orateur qui lâche les paysans du Tarn pour faire un procès au Pape, qu'il appelle irrévérencieusement l'ex-cardinal Pecci, dont le grand tort, à l'avis du chef des ouvriers socialistes est d'avoir « favorisé la République bourgeoise en écrasant l'œuvre de la Révolution. »

Ces hommes, dit M. Guesde, ces ralliés, nous parlent de notre drapeau mais eux qu'ont-ils fait du leur « la loque blanche «qu'ils se refusaient à changer en 1872 ?» Aujourd'hui les « ralliés » ont lâché le blanc pour le tricolore, ils sont venus à la République surs de l'atteindre et de l'étouffer ».

A ce moment dans un coin de la salle une bagarre se produit dont il est impossible de déterminer la cause. On crie, on se heurte, on se bouscule. Le président agite désespérément sa sonnette et un assistant crie : « C'est un de la clique à Deschamps. »

La salle s'était soulevée sans raison apparente; elle se remet facilement d'un émoi passager. M. Guesde continue son discours. Il raille les ralliés et « attrape » les opportunistes en général et MM. Jules Simon, « le père de Charles que Calais vomira bientôt » Tolain et Cie en particulier.

Cris : Marquez Reboux. Finalement M. Guesde déclare qu'il ne fait pas de distinction entre les ralliés et les opportunistes. Pourquoi ? Nul ne le sait.

Ceci n'est que la première partie du *Speech* de M. Guesde; la seconde, plus longue, n'est que le commentaire d'un placard que le parti socialiste vient de lancer et qui traite à la fois du socialisme et de l'internationalisme. L'orateur ne veut plus « que la vie humaine soit retenue dans des barrières »; l'homme, selon lui, a cessé d'être un végétal, les ailes lui poussent et bientôt il sera chez lui au delà des Pyrénées, au delà des mers, au delà des Alpes. Voilà ce que veut le socialisme internationale; la patrie ne sera plus le petit bout de terre où on a vu le jour, elle sera partout, et l'homme, au lieu de confectionner l'engin de mort, la mélinite, au lieu de favoriser les découvertes patriotiques des Turpin, qui ne servent qu'à tuer les travailleurs, l'homme travaillera à l'œuvre d'union et de fraternisation à laquelle nous le convions, et aura devant lui tout un avenir de bien être et de paix.

Après une nouvelle attaque « aux exploiteurs qui aiment les ouvriers comme les beefteack, saignants ». M. Guesde, rappelant qu'on a reproché aux Internationalistes de s'appeler « sans-patrie », demande où est situé la patrie du prolétaire et en quoi consiste son patrimoine. « Les travailleurs n'ont pas de patrie, celle-ci est monopolisée par les grandes compagnies et les finances. Nous voulons que la patrie soit à ceux qui travaillent, elle n'est pas sous nos pieds, elle est devant nous, sachons l'atteindre. »

Après avoir félicité les Roubaisiens d'avoir su « atteindre la mairie, M. Guesde dit ses espérances de voir bientôt les socialistes *atteindre* le pouvoir central, la Chambre et ce à la plus grande rage des exploiteurs. La France alors sera à ceux qui la nourrissent, à ceux qui l'habillent, à ceux qui l'aiment Après le couplet sur les élections allemandes et le triomphe des socialistes l'orateur achève son discours en constatant « que la trahison est à l'ordre du jour depuis que la bourgeoisie a le monopole du patriotisme. » (Tonnerre d'applaudissements.)

* * *

C'est au tour de M. Millerand, député de la Seine. M. Millerand, bien que grisonnant déjà, est un jeune. Il est de belle stature et parle d'abondance.

Son discours, qui a du reste été vigoureusement applaudi, n'est à vraiment parler que le résumé des « parlottes » précédentes.

Toutefois, il faut retenir deux choses du discours de M. Millerand, d'abord qu'en cas de guerre les socialistes seraient les premiers à s'enrôler sous les plis du drapeau tricolore et secondo qu'à son avis, l'idée de l'internationalisme, qui semble si épouvantable aujourd'hui, n'a pas toujours paru aussi odieuse. M. Millerand n'en vent d'autres preuves que l'affiliation à l'internationale de M. Jules Simon et du maire de Lille, M. Géry Legrand, qui ne sont cependant pas des socialistes bien farouches.

La fin du discours de M. Millerand, est une véritable allocution patriotique.

L'orateur parle de la Patrie en termes élevés et déclare que si les ouvriers veulent l'internationalisme, c'est que seul, il peut garantir la paix universelle. (Bravos prolongés.)

Un nouvel orateur se présente; c'est, dit-on, un ouvrier de chez M. Pattyn dont il nous a été impossible de savoir le nom.

L'ouvrier, bien qu'accueilli par des huées générales, peut prononcer les paroles suivantes :

» Je ne comprends l'internationalisme qu'avec la religion...» A ce mot religion, la salle se soulève, les injures pleuvent dru sur l'infortuné compagon, qui est forcé, pour éviter une pomme qu'on vient de lui lancer du paradis, de quitter promptement la tribune.

M. Lafargue donne lecture du factum suivant qui est souligné par les applaudissements.

» *Le conseil national du parti ouvrier aux travailleurs de France*

» Camarades,

Dans leur rage impuissante contre la marche ascendante du parti ouvrier, nos adversaires de classe ont recours à la seule arme qui leur reste : la calomnie. Ils sont en train de dénaturer notre internationalisme. Et, bien que ceux qui affectent de nous présenter comme des sans-patrie soient les mêmes hommes qui, depuis un siècle, n'ont su que faire envahir et démembrer la patrie, livrée par leur classe au banditisme de la finance cosmopolite et exploitée jusqu'au sang de la Ricamarie et de Fourmies, pas plus que nous ne leur avons permis de confondre la solution collectiviste avec l'anarchie, cette caricature de l'individualisme bourgeois, nous ne les laisserons pas traduire notre glorieux cri de : « Vive l'Internationale ! » par l'inepte hoquet de : « A bas la France ! »

» Non, l'internationalisme n'est ni l'abaissement ni le sacrifice de la patrie. Les patries, lorsqu'elles se sont constituées, ont été une première et nécessaire étape vers l'unité humaine à laquelle nous tendons, et dont l'internationalisme, engendré par toute la civilisation moderne, représente une nouvelle étape, aussi inéluctable. Et de même que la patrie française ne s'est pas organisée contre les différentes provinces qu'elle arrachait à un antagonisme caduc pour les solidariser, mais en leur faveur et pour leur plus libre et large vie, de même la patrie humaine que réclame l'état social de la production, de l'échange et de la science, ne s'opère pas, ne peut pas s'opérer aux dépens des nations de l'heure présente, mais à leur bénéfice et pour leur développement supérieur.

» On ne cesse pas d'être patriote en entrant dans la voie internationale qui s'impose au complet épanouissement de l'humanité, pas plus qu'on ne cessait, à la fin du siècle dernier, d'être Provençal, Bourguignon, Flamand ou Breton, en devenant Français.

» Les internationalistes peuvent se dire, au contraire, les seuls patriotes, parce qu'ils sont les seuls à se rendre compte des conditions agrandies dans lesquelles peuvent et doivent être assurés l'avenir et la grandeur de la patrie, de toutes les patries, d'antagoniques devenues solidaires.

» En criant *Vive l'Internationale !* ils crient *Vive la France du travail !* Vive la mission historique du prolétariat français qui ne peut s'affranchir qu'en aidant à l'affranchissement du prolétariat universel !

» Les socialistes français sont encore patriotes à un autre point de vue et pour d'autres raisons : parce que la France a été dans le passé et est destinée à être dès maintenant un des facteurs les plus importants de l'évolution sociale de notre espèce.

» Nous voulons donc — et ne pouvons pas ne pas vouloir — une France grande et forte, capable de défendre sa République contre les monarchies coalisées et capable de protéger son prochain 89 ouvrier contre une coalition, au moins éventuelle, de l'Europe capitaliste.

» C'est la France qui, avec Babeuf, Fourier et Saint-Simon, a commencé l'élaboration des idées socialistes auxquelles Marx et Engels ont apporté leur couronnement scientifique.

» C'est la France qui, après avoir déchainé sur le monde la Révolution bourgeoise, préface indispensable de la Révolution prolétarienne, a été le grand champ de bataille de la lutte de classe, mettant sans compter au service de la rédemption du travail ses héroïques insurgés de Lyon 1832, et de Paris 1848 et 1871.

» C'est la France qui, bien que décimée par les massacres versaillais, relevait en 1889, dans son immortel congrès de Paris, le drapeau de l'Internationale tombé dans son propre sang et initiait le Premier Mai ; c'est elle qui, la première, plantait sur les hôtels de ville enlevés à coups de bulletins de vote, le rouge drapeau du prolétariat en marche vers la conquête du pouvoir politique.

» Et c'est parce que son passé révolutionnaire répond de son avenir socialiste que lorsqu'elle s'est trouvée en péril, il y a vingt-trois ans, elle a vu accourir pour sa défense, sous les plis du drapeau tricolore, les internationalistes d'Italie, d'Espagne et d'ailleurs, pendant que la naissante démocratie socialiste allemande se mettait, au péril de sa liberté, en travers d'un démembrement aussi imbécile que criminel.

» Mais, parce que nous sommes patriotes, nous ne voulons pas de la guerre qui, heureuse ou malheureuse, ne saurait aboutir qu'à des désastres sans exemples, étant donnés les millions d'hommes précipités sur le champ de bataille et l'outillage de mort dont ils seront armés.

» Nous ne voulons pas de la guerre qui, quelle que soit son issue, ne ferait, contre l'Occident épuisé, que le jeu de la barbarie asiatique, représentée par le tsarisme russe.

» Nous voulons la paix, la paix à outrance, parce qu'elle travaille pour nous et contre la domination capitaliste et gouvernementale qu'il s'agit d'anéantir et qui ne peut prolonger sa misérable et néfaste existence que par la division et l'entr'égorgement des peuples.

» Nous voulons la paix, parce que l'ordre bourgeois est condamné à en mourir.

» Et maintenant que nous avons établi comment, loin de s'exclure, patriotisme et internationalisme ne sont que deux formes, se complétant, du même amour de l'humanité, nous répétons bien haut à la face de nos calomniateurs :

» Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec la démocratie-socialiste allemande contre l'empire d'Allemagne.

» Oui, le parti ouprier français ne fait qu'un avec le Parti ouvrier belge contre la monarchie bourgeoise des Cobourg.

» Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec les travailleurs et les socialistes d'Italie contre la monarchie de Savoie.

» Oui, le parti ouvrier français ne fait qu'un avec le jeune et déjà si puissant parti du travail d'outre-Manche contre le constitutionnalisme oligarchique et capitaliste d'Angleterre.

» Oui, nous ne faisons et nous continuerons à ne faire qu'un avec les prolétaires des deux mondes contre les classes dirigeantes et possédantes de partout.

» Et nous comptons sur nos camarades français, sur le peuple de l'atelier et du champ, pour se joindre au Conseil national du parti dans ce double cri qui n'en fait qu'un :

» Vive l'Internationale !

» Vive la France !

» Le Conseil national du parti ouvrier :

» G. Crepin, S. Dereure, Ferroul, député ; Jules Guesde, Paul Lafargue, député ; Prévost, Quesnel. »

M. Guesde s'avance enfin et fait voter sur l'ordre du jour suivant qui est adopté à l'unanimité :

« Les citoyens et citoyennes de Roubaix, réunis au nombre de 4.000? au Théâtre Deschamps, le 17 juin 1893 ;

» Après avoir entendu les citoyens Millerand, J. Guesde, Paul Lafargue, et pris connaissance du manifeste du conseil national du Parti ouvrier des travailleurs de France:

» Déclare la bourgeoisie française à la patrie française.

» Affirme que les seuls patriotes, sont les socialistes, dont l'union et l'action internationales, affranchiront toutes les patries, solidarisées dans la paix et le bien-être de leurs membres;

»Invite les travailleurs et les véritables républicains du canton nord de Lille à faire triompher la candidature nettement socialiste du citoyen Delsalle;

»S'engagent à ne voter aux prochaines élections législatives que pour les candidats de la République sociale.

»Ils envoient à la démocratie socialiste allemande, victorieuse de l'Empire et du parti militaire, l'assurance de leurs sympathies et de leur admiration.»

La séance est levée à 11 heures moins 10, sans cris ni tapage. La sortie est tranquille, et les députés, accompagnés de M. Jules Guesde, partent pour Lille à 11 h. 28.

V.

Le sot vit sans talent, l'ignorance sans livre ;
Sans le savon du Congo, qui donc pourrait vivre ?
72446

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

La distribution d'eau potable. — La commission mixte des eaux de Roubaix-Tourcoing s'e réunie à l'Hôtel-de-Ville, samedi après-midi.

M. H. Carrette, maire, et MM. Trannoy et Lepers, adjoints, étaient présents, pour Roubaix. M. Hassebroucq, maire de Tourcoing, et MM. Masure-Six, De Lavaivre, et Goube-d'Anzin, conseillers municipaux, étaient présents pour cette dernière ville.

M. Gruson, ingénieur en chef des Ponts-et-chaussées, et M. Devos, Ingénieur ordinaire, assistaient à la séance, qui a commencé à quatre heures vingt, sous la présidence de M. Henri Carrette.

La Commission a reçu le dépôt des projets de construction de machines de l'usine de la distribution d'eau potable. Cinq constructeurs se sont présentés.

Elle a adopté :

1° Le cahier des charges pour l'adjudication des fournitures nécessaires à la pose de la conduite ascensionnelle ;

2° le cahier des charges pour l'adjudication des travaux de terrassement pour la pose de la dite conduite.

La Commission a fixé la date de l'adjudication des travaux de construction du réservoir de Mons-en-Pévèle.

Elle s'est en outre occupée de diverses questions de nature à pousser activement l'ensemble des travaux de cette distribution.

La séance a été levée à six heures et demie.

Caisse d'épargne de Roubaix. — On nous prie de rappeler la note suivante :

« L'administration de la Caisse d'épargne informe le public que les bureaux, situés rue du Château, 5, seront ouverts au public, les jeudis de 9 à 11 heures du matin, du 1er avril au 31 décembre inclus, pour la réglementation des intérêts.

» Cette nouvelle disposition du service, prise dans le but de faciliter l'inscription des intérêts sur les livrets et leur remise immédiate entre les mains des déposants, évitera à ceux-ci un second deplacement et l'attente des jours de séance publique.

» On rappelle que les livrets à régler peuvent être présentés par des tiers, sans autorisation spéciale, ou par un membre d'une famille pour tous. »

Ajoutons que les déposants pourront, comme par le passé, déposer leurs livrets à régler, les samedis et dimanches, pendant la durée des séances. En ce cas, ils seront retenus et rendus huit jours après.

Une grève, rue du Fresnoy. — Samedi à huit heures du matin, les trente ouvriers de la fonderie de fer de M. Dufossez, rue du Fresnoy, se sont mis en grève. Ils réclament le renvoi de M. C..., leur contre-maître depuis 5 ans, sous prétexte qu'il exerce des brutalités à leur égard.

A la Halle aux poissons. — M. Leclercq, sous-inspecteur des denrées alimentaires, a saisi samedi matin, à la Halle aux poissons, quatre-vingt-dix kilos de moules et de maqueraux, reconnus impropres à la consommation publique.

Trop ingénieux. — Un rapport a été rédigé samedi matin à la charge de Mme Verstichel et de sa fille, pour avoir trompé plusieurs clientes sur la quantité de la marchandise.

La marchande, qui habite la rue d'Alger, se servait d'un poids d'un demi-kil. pesant 20 gr. en moins. Le poids a été confisqué par M. Vancostenoble, commissaire de police du 3e arrondissement.

Hem. — *La confirmation.* — Samedi, à huit heures et demie du matin, Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, est arrivé à Hem. Une trentaine de cavaliers, conduits par M. Delphin Masquelier, lui ont fait escorte, du presbytère de Lannoy à celui d'Hem, où il a été reçu par le Conseil municipal. Répondant aux quelques paroles de bienvenue de M. l'adjoint, Monseigneur a remercié le Conseil de son accueil sympathique.

Des arcs-de-triomphe étaient dressés çà et là. Les maisons étaient pavoisées de bannières et drapeaux tricolores.

Aussitôt après la réception, une procession composée de diverses congrégations religieuses, a fait le tour de la place, puis s'est rendue à l'église, accompagnée du prélat.

A l'église, Monseigneur a donné la confirmation aux quatre cents enfants des paroisses d'Hem et Forest.

A deux heures, Monseigneur a rendu visite à M. Henri Leuridan, maire d'Hem depuis quarante années, indisposé depuis un certain temps.

En quittant Hem, Monseigneur, toujours escorté de cavaliers, s'est dirigé vers Sailly, où il a été visiter M. le curé de cette commune.

A trois heures et demie, Monseigneur a fait son entrée à Willems : les rues étaient également pavoisées. La musique municipale s'est portée au devant de lui et a joué divers morceaux religieux.

M. le Maire, entouré de son Conseil municipal, au complet, lui a souhaité la bienvenue. Monseigneur a prononcé une courte allocution par laquelle il a exprimé ses remerciements de la réception qui lui était faite et a dit qu'il était heureux de voir les sentiments religieux dont la population est pénétrée.

M. Truffant, industriel, avait donné congé à ses nombreux ouvriers. Une foule immense attendait le prélat à son arrivée dans la commune. Trois cents enfants environ des paroisses de Willems et Sailly ont reçu le sacrement de confirmation. Après la cérémonie, qui avait attiré un grand nombre de fidèles, Monseigneur est retourné au presbytère de Lannoy.

Lys-lez-Lannoy. — Vendredi soir, trois ouvriers, les deux frères Rys et Alfred Dubocage, de la maison Isaac Holden à Croix, avaient reçu leur quinzaine et, déjà passablement émêchés, ils entrèrent à l'estaminet de l'« Angelus», tenu par M. Millet.

Une dispute ne tarda pas à éclater entre les deux frères. L'un reprochait à l'autre de retenir une trop grande partie de son salaire au détriment du ménage. Enfin ils en vinrent aux mains et échangèrent quelques coups.

Le cabaretier voulut saisir l'un des deux frères pour le mettre à la porte. Mal lui en prit car pendant ce temps l'autre frère, aidé de Dubocage, appréhenda Millet, le traina hors de l'estaminet et le roua de coups.

Le cabaretier a porté plainte à la gendarmerie qui a ouvert une enquête.

Lys-lez-Lannoy. — *Outrages et rebellion envers la police.* — Vendredi, dans la journée, un journalier, Paul Decourcelle, âgé de trente-trois ans, demeurant à Lannoy, passait en état d'ivresse près de la rue de l'École, lorsque un chien d'assez forte taille s'élança sur lui. Peu après, Decourcelle rencontra le garde Delahousse, auquel il fit part de sa mésaventure: puis il lui demanda ce que le propriétaire payait pour son chien. Le garde lui ayant répondu que cela ne le regardait pas, le quidam l'invectiva alors de la façon la plus grossière, et proféra même des menaces à son égard.

De guerre lasse, le garde lui intima l'ordre de se retirer sous peine de coucher à la chambre de sûreté; l'individu n'en continua pas moins ses outrages à l'adresse de l'agent. Celui-ci se vit dans l'obligation de l'arrêter, mais devant la résistance de Decourcelle, il dut requérir l'assistance de plusieurs ouvriers travaillant à peu de distance de là. Grâce à ce renfort, il parvint à conduire l'insulteur en lieu sûr.

— *La fraude.* — La douane a arrêté, vendredi soir, au passage Boutlemy, un fraudeur de profession, Henri Deck âgé de 27 ans, demeurant à Roubaix. Il était porteur de soixante-dix kilogrammes de poivre en grains de provenance belge. Deck était accompagné d'un autre fraudeur, qui, à la vue des douaniers, s'est enfui à toutes jambes.

Toufflers. — *Inauguration du nouveau cimetière.* — Aujourd'hui, à quatre heures de l'après-midi, aura lieu l'inauguration du nouveau cimetière. Le R. P. Olivier présidera la cérémonie. Une procession composée des habitants de Toufflers et des environs partira de l'église et se rendra au cimetière pour assister à la bénédiction du terrain. Le crucifix à installer à l'entrée sera porté par seize jeunes gens de la commune.

— *La kermesse.* — C'est la deuxième année que Toufflers célèbre sa kermesse. On remarque quelques baraques.

Communications diverses

Ecole de Natation. — 17 juin.— Température de l'eau. — Huit heures du matin, 22 degrés; cinq heures du soir, 24 degrés 1/2.

La commission des ex-sous-officiers, rappelle aux sociétaires que la réunion générale a lieu aujourd'hui, au local, Café Gambrinus, rue du Pays, à 5 heures. Des choses importantes y seront discutées.

Chambre syndicale des ouvriers mécaniciens de Roubaix et environs. — On nous prie d'insérer la note suivante :

« Le siège est transféré chez M. Germain, (estaminet Lillois), à l'angle des rues du Chemin de fer et de l'Alouette. Décision prise en assemblée générale extraordinaire du quinze juin dernier. »

La commission administrative du grand festival du Fontenoy, dans sa réunion tenue chez M. Joseph D'hondt, Brasserie des Chœurs-Réunis, rue du Fontenoy, 69, le 16 juin, a décidé de faire une seconde réunion générale pour tous les commerçants du quartier, le mercredi 21 courant, à 8 heures 1/2 très précises. Elle prie beaucoup les intéressés de ne pas manquer à cette réunion déterminative.

Les cours d'allemand, par la méthode Gouin, seront donnés, à Roubaix et à Tourcoing, à partir de mardi prochain. Les personnes qui désirent en faire partie sont priées de s'adresser au plus tôt à M. Kozlowska, rue des Anges, 13, à Tourcoing.

72380—34913

Pilules Suisses. Exigez le timbre de l'Etat.
Méfiez-vous des contrefaçons ! 34928c

Lille et ses Monuments ; Vieilles Seigneuries, Censes et Vieilles Familles de Roubaix, par Th. Leuridan ; **Traité de Fabrication des Lainages ; Ma Cure d'eau ; Vivez ainsi.** Volumes en vente à la librairie du *Journal de Roubaix*. 72337

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS
depuis 3 fr. le cent
IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (Grande édition) dans le *Petit Journal de Roubaix*.

WATTRELOS

Une conférence socialiste. — Aujourd'hui, à midi, une conférence socialiste sera donnée chez M. H. Briffaut, cabaretier à la « Cloche. » MM. Millerand et Jules Guesde prendront la parole.

La Kermesse. — C'est aujourd'hui que la ville de Wattrelos célèbre sa « ducasse » annuelle. Nombre de baladins ont installé leurs baraques sur la Grand'Place, la place du Moulin et dans la nouvelle rue.

TOURCOING

Service municipal des eaux. — Nous recevons la communication suivante que nous nous empressons de publier :

« En réponse aux réclamations nombreuses qui lui parviennent chaque jour, le directeur du service des eaux l'honneur d'informer les intéressés que le matériel élévatoire de Bousbecque est en activité au complet et que 40.000 mètres cubes d'eau sont élevés quotidiennement. Il est impossible d'amener un plus grand volume. La vitesse des machines est poussée à l'extrême, car leur débit normal est de 32.000 mètres cubes. Nonobstant cette allure dangereuse, pas une goutte d'eau n'arrive au réservoir du Huchon et les quartiers voisins ne peuvent être alimentés que le dimanche et le lundi. »

La rue des Catalans. — Les habitants de cette rue, qui a maintenant une certaine importance, se plaignent de la façon dont se fait le service de la voirie; ils affirment, en effet, n'avoir vu que deux fois, dans leur rue, le tombereau de l'ébouage, depuis la nouvelle année.

Une nouvelle grève de rattacheurs. — Vendredi, à la fin de la journée, les rattacheurs de la filature de MM. Philippe Lamourette et Leroux frères, avaient formulé certaines revendications, en ajoutant qu'ils seraient venus le lendemain s'informer de la réponse. Ils demandaient : 1° Un salaire minimum de 21 fr. par semaine ; 2° La suppression des femmes, pour conduire les métiers, et leur remplacement par des hommes; 3° 10 minutes d'arrêt avant les repas, pour le nettoyage ; 4° Une demi heure d'arrêt au déjeuner et au goûter ; 5° Chaque fois qu'il manquerait un rattacheur à un métier, l'ouvrage étant fait par les autres, le salaire de l'ouvrier absent serait payé comme s'il était présent ; et il y aurait partage entre ceux qui auraient fait le travail.

Samedi à 5 heures 1/2 du matin, les rattacheurs se sont présentés comme ils l'avaient annoncé ; et, sur la réponse qui leur a été faite qu'il était impossible de leur accorder tout ce qu'ils demandaient, ils se sont retirés.

On leur a fait savoir que leurs livrets étaient à leur disposition.

Un domestique piétiné par ses chevaux. — Le domestique de M. Roussel, fermier à La Marlière, Léon Vanhoutte, âgé de quarante ans, avait conduit, samedi à onze heures du matin, une voiture de bois, rue de Bradford. Pour décharger le chariot, il avait dételé ses deux chevaux, et les avait attachés à une palissade voisine.

Les chevaux, tourmentés par les mouches, s'étant embarrassés dans leurs harnais, le domestique les délia pour tout remettre en ordre. Mais, tout à coup, les bêtes commencèrent à faire des bonds, renversèrent sous eux leur conducteur, et prirent la fuite.

Vanhoutte fut relevé dans le plus triste état, la clavicule gauche fracturée, et de graves contusions sur toutes les parties du corps. Il a été immédiatement transporté à l'Hôtel-Dieu.

Les chevaux n'allèrent pas loin; ils butèrent sur une grosse pierre et s'abattirent; l'un d'eux a été sérieusement blessé.

Entre patron et contremaître. — C'est sous ce titre que nous avons parlé d'un conflit survenu entre M. Catel, teinturier et son contremaître.

Ce dernier nous écrit pour dire que, pendant son séjour chez M. Catel, il n'y a jamais eu de laisser pour compte de son fait; qu'il n'a pas essayé d'entraîner les ouvriers qu'il avait sous ses ordres; qu'il s'est retiré volontairement sans l'intervention de la police ; qu'enfin il n'a pas été congédié par son patron mais qu'il a résilié de plein gré son engagement.

Nous lui donnons acte de cette déclaration pour laquelle nous lui laissons toute la responsabilité.

Les marchandes de racines. — Car elles étaient deux : Maria-Amélie Harmand, âgée de 25 ans, et Irma Couvreur, 16 ans ; c'est cette dernière qui se présentait dans les maisons; sa compagne faisait le guet à quelque distance. Elles ont été arrêtées samedi matin, au moment où elles se préparaient à continuer leur petit commerce si lucratif.

Elles n'usaient pas toujours des mêmes moyens ; mais il faut convenir que certaines personnes se laissent bien facilement duper; nous n'en citerons qu'un exemple :

Vendredi, Irma Couvreur sonne à la porte d'une maison de la rue de Boulogne, et dit à la femme qui vint ouvrir : « Je viens de rencontrer, rue de la Blanche-Porte, une dame qui ne m'a pas dit son nom, mais elle est grande et maigre comme vous ; elle m'a acheté mon panier de racines, et elle m'a dit de l'apporter ici et de vous réclamer 1 franc, qu'elle vous remettra tout à l'heure, en venant prendre son achat. »

Et, sans plus d'explications la dame a donné 1 franc.

Bondues. — *Un accident de travail.* — Le garçon boulanger de M. Désiré Bonduel, Pierre Roart, a eu le premier doigt de la main droite broyé à la hauteur de la deuxième phalange, dans les engrenages d'un pétrin mécanique.

LILLE

Miss Maud Gonne à Lille. — Une conférence a eu lieu, rue de Béthune, 21, hier soir, au cours de laquelle miss Maud Gonne, la jeune patriote irlandaise, avec une grande émotion, a retracé les grandes et nobles tentatives de la France pour rendre l'Irlande catholique.

Elle fait ensuite passer devant les spectateurs des projections qui donnent une faible idée de la férocité avec laquelle se sont accomplies les évictions de cette famine amenée par une imprévoyance calculée en 1846.

Puis elle compare l'Irlande à l'Alsace-Lorraine. Tous les assistants ont eu les larmes lorsque Miss Gonne a parlé des ignominies et des cruautés infligées aux prisonniers d'Etat et a terminé son discours par le cri de : Vive la France auquel l'assistance a répondu par un formidable cri de : Vive l'Irlande !

A la sortie une quête a été faite par miss Gonne elle-même au profit des prisonniers irlandais.

RETOUR DE JERSEY

S'il vous en souvient, je vous ai quitté à Jersey, ami lecteur ; mon intention n'a jamais été de vous y laisser, non, si douce, si ensoleillée, si fleurie que soit une terre étrangère, le pilote qui nous ramène vers la France, vers le foyer, est toujours le bienvenu. Pour aujourd'hui, je serai ce guide ou plutôt vous m'accompagnerez dans ce voyage de retour ; je tâcherai d'être un agréable compagnon de route et je ferai le possible pour vous faire admirer en peu de temps, car je sais que vous êtes pressé, cette belle partie de la Normandie que nous allons parcourir à la hâte.

Nous sommes en septembre, il est cinq heures du matin et vous et moi, cher lecteur, nous sommes ensemble à cette heure matinale, harnachés pour le voyage, attendant le moment des adieux. Nous assistons, en spectateurs, à cette scène toujours si animée, si bariolée de couleurs et d'action qui accompagne inévitablement le départ d'un vapeur. Ici, les cochers descendent et entassent les malles, là, des enfants insouciants de ces derniers préparatifs, font une dernière partie. Plus loin un groupe de causeurs trompe l'attente en prolongeant un interminable entretien ; ..... la cloche tinte, ce sont alors des poignées de main, des embrassements, des étreintes, des cris, des rires, des larmes et, à côté de tout cela, il va et vient des matelots blasés, flegmatiques, s'appelant, se répondant d'une voix monotone et sonore. Puis vient l'ordre du départ ; les mouchoirs s'agitent et tout se termine dans un tohu-bohu de cris, de gestes, d'appels, de mains tendues, de chapeaux brandis, dans un éblouissement de mille couleurs, de mille bruits, et, dominant tout, un temps superbe, un soleil radieux pailletant d'or le bigarré de ces derniers instants.

C'est le moment de s'installer. Installons-nous donc confortablement et considérez avec moi, surtout appréciez, cette chose trop rare, hélas. Le début d'un beau jour au début d'une traversée.

Si court que soit le voyage, il est assez long cependant pour avoir mis en émoi plus d'un cœur..... pusillanime, et ce n'est pas sans une secrète satisfaction, ni sans un soulagement intime, que beaucoup, croyez-le, ont salué ce matin, ce temps si beau qui nous promet un passage si agréable.

Tout près de nous, les hélices tournent; rejetant à droite et à gauche cette écume blanche qui s'en va ruisselant, s'écrasant, se heurtant, retombant en masses légères et scintillantes.... . puis l'immensité de l'horizon et cette impression qui vous saisit, qui vous étreint, impression inexprimable faite d'admiration, de terreur et de calme. . . . . .

. . . . . .

Retournez-vous maintenant et regardez vers la rive que nous venons de quitter. Je vous ai retenu un instant « aux bagatelles de la porte » pour vous réserver cette surprise. C'est un vrai décor d'opéra ! Oui ! malheureusement cette exclamation si banale ne donne qu'une faible appréciation du spectacle, qui s'offre à nos yeux. Décor d'opéra, et un beau et un grandiose. A droite et formant comme la pointe avancée d'un croissant, les ruines majestueuses du vieux château de « Montorguel », puis les dentelures du cap de la « Roche », enfin l'entassement de Saint-Helier que dominent avec fierté les hauteurs du « Fort Régent » ; à gauche la baie de Saint-Aubin avec ses villas et ses champs, puis s'égrenant jusqu'à la mer, en pentes tantôt douces, tantôt abruptes, les aspérités sombres de la « Pointe de Noirmont » et, brochant sur le tout, des rocs et des rochers, des collines et des vallons, de la verdure et des fleurs, de la gaieté et du soleil, voilà !..... . Vous ne pouvez détacher vos regards de ce tableau qui, petit à petit, diminue à mesure que le bateau vous emporte ; bientôt tout se résume en un point noir et vous dites : « C'est Jersey ! » avec un soupir. Faites volte-face et voyez ! déjà on aperçoit la France, on distingue promptement les rochers sévères de Granville, puis, êtes-vous plus près encore ? ce sont ses bassins, ses mâts, ses pavillons et l'agitation qui règne dans tous nos petits ports normands qui sont à la fois, ports marchands et ports de pêche. Malheureusement des hauteurs de l'admiration il faut tomber dans le prosaïsme du débarquement et surtout dans l'ennui de la visite de la douane. Vous êtes appréhendé, entouré, harcelé par une foule de porteurs de tout sexe, de tout âge et de toute taille qui, en français, en anglais ou patois, vous offrent de vous conduire à la douane. Ils vous mènent, non sans secousses, jusqu'à la porte et y déposent vos malles et vos paquets qui sont immédiatement saisis par une armée de *viragos* aux allures masculines qui, tout en criant, en jurant parfois et en se disputant toujours, enlèvent vos caisses, même les plus lourdes, comme des plumes et les rangent sur la table de la visite. Et quand vous vous informez pourquoi vos portefaix vous laissent en plan aux portes de cet édifice, vous apprenez, avec étonnement que là, c'est le domaine du jupon, que le sexe faible est devenu le sexe fort et que les hommes n'ont pas le droit de franchir le seuil de ce Gynécée, même pour y déposer un paquet. C'est singulier, mais passons en disant simplement c'est une *« cosa d'Espagna »*. Vous êtes quelque peu déçus en voyant ces échantillons de la race féminime et prêts à douter de la renommée de la beauté qu'ont, par toute la Normandie, les belles Granvillaises.

N'en doutez pas cependant, en général elles méritent leur réputation ; elles sont grandes, bien campées, alertes, ont la peau blanche et ce, je ne sais quoi qui tient à l'allure plutôt qu'au plastique et qui fait dire en passant : « Voilà une jolie femme ! » Elles sont paysannes par la richesse du teint et de la chair, mais elles ont les manières aisées que donnent les rapports journaliers avec les étrangers. Ce qui ajoute une pointe de piquant à leur beauté c'est, sans contredit, leur coiffure. Otez à la Granvillaise sa coiffe blanche, si coquette et qui ressemble à un énorme papillon, arrêté là par hasard, et prêt à s'en voler et, au lieu de cela, coiffez-la d'un chapeau, vous aurez, j'en suis sûr, une femme bien ordinaire.

La ville est étrange, inégale, abrupte, construite comme « Dieu l'a voulu », sur les rochers, les rues sont là où la nature a laissé un passage entre deux blocs ; pas de plan ou peu, un chaos, mais un chaos original et charmant à habiter en été pour la saison des bains, ce n'est pas que la plage soit, ni belle ni grande, on se contente d'une petite anse caillouteuse, mais les environs sont magnifiques et la vie est si bon marché. Point de monuments, une belle église, construite tout en haut, tout en haut sur le roc, dominant la ville et faisant face à la mer.

En une heure nous sommes à Avranches ; cela ne vous dit rien « Avranches ». En effet les géographies n'indiquent absolument rien de remarquable ; elles vous disent, ces bonnes géographies : «Avranches — très-jolie ville, dans une position salubre ; « fabrique de clous, de chaudronnerie, de tanneries et de cordages (!) Si je m'en étais rapporté à ma géographie, certes, j'aurais « brûlé « Avranches (style de chemin de fer) et j'aurais pu le regretter plus tard, mais, Dieu merci, j'ai d'autres yeux et d'autres oreilles que les géographes et ce que j'en avais entendu dire, m'allèchait. Ici je ferai une petite remarque ; c'est que toutes les villes de la Manche que nous avons traversées et que nous traverserons (Granville, Avranches, Coutances et Saint-Lô) sont construites sur des éminences, d'où je conclus que nos aïeux avaient et de bonnes jambes et de bons poumons, qu'en plus ils aimaient les beaux points de vue et ne craignaient pas la fatigue; alors, il n'était pas encore question de chemin de fer à crémaillière, du moins, je le crois, car on fait remonter la fondation d'Avranches aux Romains ; ça, c'est encore ma géographie qui me l'apprend.

La g